Document généré le 29 avr. 2025 04:49

Santé mentale au Québec

Présentation
En guise de préface : la construction du JE/NOUS des femmes

Michèle Jean

Volume 15, numéro 1, juin 1990

Les Québécoises : dix ans plus tard

URI : https://id.erudit.org/iderudit/031538ar
DOI : https://doi.org/10.7202/031538ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)
1708-3923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Jean, M. (1990). Présentation : en guise de préface : la construction du JE/NOUS des femmes. *Santé mentale au Québec*, *15*(1), 3–6. https://doi.org/10.7202/031538ar

Tous droits réservés © Santé mentale au Québec, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Santé mentale au Québec, 1990, XV, 1, 3-6

Présentation

En guise de préface : la construction du JE/NOUS des femmes

Le mouvement des femmes des années soixante-dix et du début des années quatre-vingt a été, avant tout, marqué au sceau de la démystification. Il y eut alors des femmes, œuvrant dans différents groupes d'intervention ou dans les milieux d'enseignement, qui ont commencé à remettre en question le savoir et le pouvoir patriarcal, bien souvent au risque d'y perdre leur réputation personnelle et l'estime de bien des êtres chers qui les entouraient. Car, la libération des femmes ne pouvait se faire dans l'abstrait : elle devait passer par les cuisines et la chambre à coucher.

Tout processus de libération me semble être marqué par deux temps forts : celui de la reproduction du modèle dont on veut se libérer et celui de la création d'un nouveau modèle bâti sur l'identification d'une spécificité.

Ainsi en va-t-il généralement des scénarios de libération raciale, ethnique ou nationale où dans un premier temps les opprimés visent à se donner les outils qui ont fait la force des oppresseurs : éducation, institutions économiques, regroupements associatifs et politiques pour ensuite engager un processus plus global de séparation et de spécification.

D'une certaine façon, le mouvement de libération des femmes n'a pas échappé à ces étapes, mais il les a vécues et il les vit de façon bien différente. Si, en général, tous les mouvements de libération ont dû à un moment ou l'autre nommer l'ennemi et entrer dans un rapport violent avec lui, pour les femmes l'adversaire est en général l'objet même du désir et l'affrontement physique, quelque chose de quasi inexistant dans leur histoire. C'est pourquoi le féminisme est marqué au sceau de l'ambiguïté.

Dans cette perspective, les années soixante-dix et quatre-vingt ont été, pour les féministes, des années difficiles et exaltantes. Difficiles parce qu'elles ont produit des remises en question souvent douloureuses ; exaltantes parce qu'elles ont permis une prise de la parole toute neuve qui, comme une débâcle printanière, a fait sortir le *je* secret et occulté des femmes en même temps que se révélait, par le travail des historiennes, un *nous*, un discours collectif qui avait été tenu pour insignifiant par l'historiographie officielle. Pour ne plus être *à genoux* dans l'Histoire, la femme a dû découvrir son *je* (identité individuelle) et son *nous* (identité collective).

C'est peut-être là que se rejoignent la Psychologie et l'Histoire, la santé mentale et la santé politique (au sens de présence dans la cité).

Lorsque, en 1974, je publiai *Québécoises du 20e siècle*, il me semblait que les textes que j'avais recueillis démontreraient à quel point la théorie des deux sphères avait parfaitement bien fonctionné et à quel point au nom d'une nature féminine dont la définition reposait sur des hypothèses non vérifiables le patriarcat avait tenu la femme à l'intérieur de la sphère domestique alors qu'il gérait l'extérieur. La mise en évidence de ce non sens devait pour moi produire une correction de l'erreur historique et un rétablissement de la vérité. Je m'étais trompée. Conscient ou inconscient, cet enfermement de la femme était le fruit d'un exercice du pouvoir patriarcal dans tous les domaines de la vie privée et politique. En 1917 résumant bien en cela le discours officiel, un homme écrivait :

> « La plus grande émotivité de la femme, l'empire tyrannique que prennent sur son esprit ses sympathies et ses antipathies instinctives, l'hypnotisation qu'exerce sur toutes ses facultés l'objectif réel ou imaginaire de sa passion... enfin son extraordinaire intuition des détails, toutes facultés précieuses dans les sphères où la femme est chez elle, la rendent au contraire plus incapable que l'homme, si infirme qu'il soit, d'envisager les situations d'ensemble, de subordonner le particulier au général, de sérier et de hiérarchiser les questions ; et c'est tout cela qu'exige avant tout la science du gouvernement des sociétés ». (Paquet, 1917, cité par Jean, 1974).

Voilà, tout était dit ! Sortir de la sphère féminine, c'était tomber dans la déviance, c'était être folle. Nous étions déclarées inaptes à la fabrication des théories et à la gouverne de la société. Pourtant à la regarder cette société, nous ne pouvions guère faire pire que ce qui se faisait. Alors, et plus encore, il fallait se rendre à l'évidence : la théorie des deux sphères était une théorie de l'enfermement des femmes dans ce que des auteures de ce numéro appellent le service féminin : domestique, sexuel, maternel, émotionnel. Les femmes étaient nées pour « placoter » mot qui en dit long sur la marginalisation de leur discours. « Rélégué au privé, le discours féminin est celui de la cuisine, des enfants, des choses dont les femmes parlent entre elles » (Jean, 1978).

On peut dès lors comprendre comment il fut difficile au cours des deux dernières décennies de travailler à abattre les murs qui avaient démarqué et démarquent encore les territoires masculins et féminins. Comment il fut difficile de commencer la construction d'un imaginaire au féminin, de modèles féminins, de femmes différentes et plausibles. Combien aussi il fut difficile de dire qu'il n'y avait pas *la femme*, mais *des femmes* que chaque histoire individuelle n'avait pas à reproduire constamment le même modèle, que le *je* avait droit à l'existence et contribuait à la fabrication du *nous*. Qu'il n'y avait pas une, mais des sexualités féminines.

> « Car le paradoxe de cette lutte collective est qu'elle a pour objectif de produire des sujets, de dégager les femmes de l'emprise du même, de la généralité de la féminité sous laquelle le patriarcat les a enfouies. (Collin, 1986).

Il fallait aussi répéter que participer à la vie politique ne voulait pas dire nécessairement exercer le pouvoir de la même façon que les hommes, ne plus aimer ses enfants, abandonner son mari. Militantes ou femmes en démarche, nous nous sommes presque toutes demandé à un moment où l'autre si nous étions folles. Combien de femmes tentant un retour aux études, bien timide, ma foi, m'ont dit : *« Je ne sais pas si je devrais continuer, mes amies disent que je suis folle de faire ça à mon âge. Mon mari trouve que je le néglige. Pourtant mes enfants me trouvent plus intéressante, moins possessive.* » D'autres à qui un professeur de philosophie avait demandé de rédiger un texte exprimant ce qu'elles voulaient faire et ce qu'elles aimaient, n'ont pu rendre une copie et m'ont avoué en pleurant : « Je ne sais pas ce que j'aime, je ne sais pas qui je suis. Il y a trop longtemps que je m'occupe des autres. »

Cet éveil de la conscience s'est fait à la fin des années soixante-dix au sein de petits groupes où les femmes ont commencé à parler ensemble, à dire le non-dit, le privé. Nous avons aussi découvert à quel point elles avaient été objets de pouvoir et de violence, à quel point elles n'étaient « pas tant différentes DES hommes comme le prétend la fausse conscience, que ...différentes DE CE QUE les hommes prétendent que nous sommes ». (Guillaumin, 1979).

Tranquillement, le militantisme collectif allait, au cours des années quatre-vingt, faire place à la démarche individuelle. Les portes avaient été ouvertes, les questions posées, la rupture épistémologique enclenchée, les consciences éveillées. Les femmes allaient continuer à traquer le sexisme partout où il se trouvait, dans les lieux de travail, dans la rue, dans la vie privée et dans les théories.

Et, malheureusement pour ceux qui l'auraient souhaité, le féminisme n'est pas mort : il vit et se porte bien en plusieurs d'entre nous. Il a rendu les femmes plus exigeantes envers les hommes,la société et les institutions. Il continue de questionner les rapports hommes-femmes. Il a permis de faire une place à la spécificité de la santé et de la physiologie des femmes, de revoir les analyses sur la ménopause, l'avortement, d'ouvrir des centres pour femmes violentées, de parler du viol, d'élargir la présence des femmes dans les lieux de prise de décisions. La merveilleuse prise de la parole des femmes a fait en sorte qu'il n'est plus guère de sujet tabou. Ce qui faisait dire à une féministe américaine devant qui on prétendait qu'il y avait plus de femmes battues, *qu'il n'y en avait pas en plus grand nombre, mais qu'on en parlait !*

Cette Histoire de l'émergence du *JE/NOUS* des femmes a fait de l'Histoire et de la Psychologie des femmes deux alliées. C'est pourquoi, j'ai accepté avec plaisir de contribuer à ce numéro. J'ai, en effet, tendance à croire que nous ne passons pas assez de temps au Québec à évaluer ce que nous avons fait. Nous jetons rapidement actions et théories aux poubelles de l'Histoire pour essayer autre chose.

Ce numéro de *Santé mentale au Québec* marque pour moi une continuité de la réflexion, une recherche des tendances porteuses d'avenir, la poursuite d'un questionnement amorçé dix ans plus tôt. Ceci est très important. Car la vigilance est de mise puisque l'Histoire a appris aux femmes que ce que les hommes appellent le progrès comme la Révolution tranquille, la réforme de l'éducation, l'institutionnalisation de la médecine, du travail social et de la santé a, en général, été une façon de marginaliser les femmes ou de les reléguer au rang d'exécutantes dans les champs d'action où elles avaient œuvré et dominé durant de nombreuses années.

En ce sens, toutes les approches qui se développent à l'heure actuelle en intervention psychologique, en santé, en technologies de la reproduction, doivent être attentivement scrutées par les intervenantes féministes afin qu'y soit conservée la spécificité du discours féminin.

Références

COLLIN, F. 1986, Le féminisme et la crise du moderne, *Fragments et Collages*, essai sur le féminisme québécois des années 70, les éditions du remue-ménage, Montréal, 7-16.

GUILLAUMIN, C. 1979, Question de différence, *Questions féministes*, n° 6, 3-21.

JEAN, M. 1978, Le placotage des femmes à travers l'Histoire, *Sorcières*, n° 14, 17-18.

PAQUET, L.-A., 1919, Le féminisme, in Jean, M., 1974, *Québécoises du 20e siècle*, Montréal, Le Jour, 47-77.

Michèle JEAN
historienne